

Proposition de corrigé pour le sujet de réflexion et développement : « Le travail est-il un mal nécessaire ? »

I. Analyse des mots-clés

Travail :

- Labeur, application à une tâche, effort soutenu pour faire quelque chose, en parlant de l'esprit comme du corps.
- Activité professionnelle, emploi. ⚠ *emploi* et *travail* n'ont pas tout à fait le même sens : un emploi, c'est un poste qu'on occupe et dans le cadre duquel on exerce un travail, dans le cadre duquel on accomplit des tâches. Mais on travaille aussi en dehors du cadre rémunéré : tâches domestiques par exemple.
- Étymologie : en ancien français, le verbe *travailler* veut dire souffrir, le nom *travail* désigne un tourment ; voir le sens actuel que peut avoir le mot pour nommer la première période de l'accouchement, caractérisée par l'apparition de contractions douloureuses de l'utérus.

Mal nécessaire : on peut analyser chaque mot, mais l'expression a un sens en elle-même, elle désigne une mauvaise chose qu'on accepte de subir pour éviter des situations plus mauvaises.

→ Le sujet propose donc de questionner une définition du travail qui serait forcément quelque chose de désagréable, qu'on endure parce que cela nous permet d'éviter des situations pires, qu'il reste à définir. On peut penser à la pauvreté, par exemple... mais il existe bien des travailleurs pauvres.

→ On peut aussi penser que travail implique salaire, cette manne qui nous permet d'assurer nos moyens de subsistance, comme la Fourmi, voire qui nous permettrait d'accéder à des biens dont on a besoin pour être heureux... mais le bonheur est-il vraiment subordonné aux conditions matérielles ?

→ Le terme de « nécessaire » repose aussi sur un sous-entendu qu'on peut vouloir lever : le travail est-il une contrainte, c'est à dire quelque chose qu'on m'impose, ou bien une obligation, c'est à dire quelque chose que je m'impose ?

→ Il n'est peut-être pas inutile de réfléchir également à qui le travail est nécessaire : à la personne qui travaille ? À la personne qui exploite les travailleurs et les travailleuses ?

2. Recherche de thèses, d'arguments et d'exemples

Plusieurs thèses sont possibles, plusieurs arguments, plusieurs exemples. Les pistes ci-dessous ne sont données qu'à titre indicatif. Elles ne constituent pas un corrigé, puisque le texte de La Fontaine n'y est pas exploité, alors même que le sujet demande à ce qu'on le prenne en compte. Les pistes ci-dessous sont envisagées pour à la fois constituer la mise en commun de références évoquées en cours à Guéret, et montrer comment on peut articuler thèses, arguments, et exemples.

Les thèses sont soulignées, les arguments sont en **gras**, les exemples sont en police régulière, les effets d'articulation, de bilan et de transition sont en *italique*.

Certes, travailler est le lieu d'efforts, parfois désagréables, mais travailler est une nécessité.

Tout d'abord, tout être humain a besoin de travailler pour satisfaire ses besoins. Personne n'est pas auto-suffisant. Adam Smith détaille cela dans *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* : notre propre travail ne suffit pas à subvenir à nos besoins : nous avons besoin de nous unir à d'autres êtres humains, qui produisent des biens différents de ce que nous produisons nous-mêmes. Le travail est le résultat d'une faiblesse de l'être humain, qui, contrairement à la plupart des autres animaux, n'est pas auto-suffisant, qui a besoin des autres pour marchander avec eux. *Ainsi, même si le travail n'est pas source d'épanouissement, c'est du moins un moyen qui permet d'obtenir des biens qui peuvent contribuer à notre épanouissement.*

De plus, on n'accomplit rien sans un minimum de travail ; en réalité, toutes les œuvres humaines sont le résultat d'un travail, sans quoi rien ne se fait, pas même les œuvres artistiques pour lesquelles on peut parfois être tenté de crier au génie, comme si elles étaient nées spontanément, alors qu'on est juste ignorant du travail qui les a fait naître. Nietzsche le constate dans *Humain, trop humain* : même celles et ceux qui nous apparaissent comme des génies travaillent. Même les œuvres artistiques naissent d'un travail, alors qu'elles ne sont pourtant pas produites pour satisfaire nos besoins immédiats. Le philosophe donne en exemple les carnets de Beethoven dans lesquels on peut lire le cheminement du compositeur pour créer, chemin semé d'embûches, d'allers-retours et de ratures, qu'on ne voit pas quand on écoute le mélodieux résultat de ces heures d'application parfois chaotiques. *Le travail est donc le moteur de tout ce que les êtres humains produisent, au prix d'efforts importants, même si ceux-ci ne sont pas visibles.*

Donc oui, même si le travail est un lieu d'efforts parfois désagréables, il est malgré tout nécessaire à tous les êtres humains. Et c'est bien là le problème : en effet, pour beaucoup d'êtres humains, l'expérience du travail est malgré tout loin de celle décrite par Nietzsche citant Beethoven... Pour beaucoup d'êtres humains, travailler n'est pas qu'une occasion d'efforts, mais une expérience de la souffrance.

Le travail est certes nécessaire, mais il est difficile de consentir à cet état de fait parce qu'il est source de souffrance, parce qu'il nous prive de quelque chose de fondamental dans notre humanité, dans nos libertés, parce qu'il constitue une contrainte majeure.

En effet, il est difficile de se satisfaire de constater que le travail est nécessaire pour subvenir à nos besoins et acquiescer à toute la déshumanisation que le travail peut entraîner. La dégradation que peut subir la dignité humaine au travail apparaît sous la mise en scène burlesque de Chaplin dans *Les temps modernes*. Le film donne précisément à voir que l'ouvrier n'est pas le maître de son travail, mais qu'au contraire il n'est qu'un rouage d'une machinerie qui le dépasse, très concrètement, puisque, dans une des scènes, le personnage se prend lui-même dans l'engrenage d'une machine d'usine. L'ouvrier accomplit une tâche répétitive, il visse des boulons, comme un robot, au point de perdre son humanité et de ne plus voir celle des autres : il se met à vouloir boulonner les boutons des vêtements des femmes qu'il croise. La cadence du travail s'impose aux corps des travailleurs. Dans le film, on en rit, parce que c'est une comédie ; *mais la réalité du travail à la chaîne est bien tragique, et on voit mal comment on pourrait se contenter en pensée d'acter que c'est un mal nécessaire, tant les bénéfices sont loin de couvrir les frais du travailleur.*

En outre, on peut considérer que ce ne sont pas seulement certaines tâches répétitives qui dégradent les êtres humains, mais que c'est la division sociale même du travail qui produit des effets de déshumanisation. Il peut en effet y avoir une discontinuité entre le travail, le travailleur, et l'objet produit : le travailleur est alors dépossédé du fruit de son travail et le monde du travail devient le lieu de l'asservissement et des inégalités. Marx, dans les *Manuscrits* de 1844, décrit la société capitaliste comme un système où plus on valorise les marchandises, plus on dévalorise les gens qui les produisent. Le dirigeant de l'entreprise réalise une plus-value sur les objets produits par les ouvriers qui sont donc dépossédés du fruit de leur travail et de sa valeur. Marx dépeint un système dans lequel

de nombreux êtres humains sont exploités au profit de quelques uns. *Pour autant, Marx ne condamne pas le travail en lui-même, mais bien son organisation dans le modèle capitaliste qui broie des personnes au profit de quelques autres.*

Autrement dit, on a d'abord constaté que les êtres humains avaient besoin de travailler, que ce soit pour subvenir à leurs besoins, ou plus largement pour créer, pour exercer toute activité humaine au-delà de celles qui sont liés à la satisfaction des besoins primaires. En ce sens, le travail, même s'il est un effort désagréable, est un « mal nécessaire » auquel on consent. Cependant, on observe également que ce mal peut être particulièrement vif et déshumanisant. Est-ce une fatalité ?

On peut imaginer une organisation du travail dans lequel l'effort est enduré voire même embrassé parce que le travail est reconnu à sa juste valeur.

*On peut déjà souligner que la critique que Marx fait du capitalisme n'est pas une critique du travail, mais de ses modes d'organisation qui spolient la classe ouvrière du fruit de ses efforts : **des modes d'organisation sont possibles, qui redistribuent par exemple davantage les bénéfices des entreprises à leurs forces de production.** Cette approche permet de lever un sous-entendu terrible dans la question de savoir si le travail est un mal nécessaire : pour certaines personnes, en général pour la classe bourgeoise, le travail n'est pas un mal du tout puisqu'il s'effectue dans un grand confort matériel. Il s'agirait donc de partager le cout du travail, puisqu'on en partage les bénéfices.* On perçoit cela par exemple dans *Germinal*, de Zola. Les ouvrières et les ouvriers se mettent en grève pour protester contre leur conditions de travail et contre la faible valorisation de leurs efforts ; et le roman met en contraste la misère dans laquelle vivent les gens qui travaillent à la mine et l'opulence dans laquelle vivent les dirigeants et leur famille. Les grévistes ne réclament pas de ne pas travailler : ils demandent seulement de plus justes rétributions. Autrement dit, ils seraient prêts à faire de leur travail une obligation, quelque chose à quoi ils pourraient consentir si leur emploi ne les maintenait pas dans la misère, alors qu'il reste, malgré le mouvement social, une contrainte : ils doivent reprendre le travail pour éviter de mourir de faim. Le roman se termine malgré tout sur l'image de la germination : les mouvements sociaux de la fin du XIXe siècle ne pourront être ignorés longtemps. En ce sens, l'histoire donne raison au romancier : grâce aux grévistes, et jamais grâce aux patrons ou à celles et ceux qui les laissent faire, des avancées sociales auront lieu tout au long du XXe siècle, congés payés, protection sociale, etc. *Il est bien possible d'imaginer et de construire des conditions de travail qui n'oppriment pas les travailleurs et les travailleuses mais leur permettent de se donner l'obligation de travailler.*

On peut enfin pousser le trait plus loin : **en valorisant certaines tâches, en général assumées par des hommes, et en dénigrant, voire en invisibilisant d'autres tâches, en général assumées par des femmes, notre société libérale porte un regard tout à fait faux sur la façon dont on produit les richesses, comme si elles étaient le fruit de génies individuels, alors qu'elles sont toujours issues d'efforts collectifs qu'on pourrait reconnaître.** C'est ce qu'on lit sous la plume des philosophes du care, comme Fabienne Brugière dans le *Que sais-je sur L'éthique du care*. Il n'existe pas de self-made-man, pas de réussite personnelle. Si un chef d'entreprise peut s'épanouir dans son travail et faire fructifier son capital, c'est parce que de petites mains s'occupent de faire son ménage, de le nourrir, de garder et d'éduquer ses enfants, d'entretenir les infrastructures routières, sanitaires, énergétiques, qui sont nécessaires à son travail. Aucune entreprise humaine ne se réalise sans le concours souvent invisible de dizaines, de centaines de personnes, qui pour certaines accomplissent des tâches qui ne sont même pas reconnus comme un travail puisqu'elles ne sont pas fléchées par un emploi, comme le travail domestique, par exemple. **Autrement dit, comme tout le monde participe à la réussite des autres, il n'y a pas de raison pour que le travail soit un mal pour certains, un bien délectable pour d'autres : on peut se poser la question de mieux répartir sur tout le monde les bénéfices que l'idéologie dominante n'attribue qu'à quelques uns.**

3. La problématisation

La problématique doit arriver après qu'on a bâti un paradoxe à partir du sujet : de ce paradoxe, de cette tension entre par exemple deux parties d'une alternative, découle la problématique. Autrement dit, vous devez créer une situation problème. Et c'est en cherchant à dénouer cette situation problème que le développement va cheminer vers une solution.

Pour problématiser le sujet « Le travail est-il un mal nécessaire ? », on pourrait par exemple noter que beaucoup de personnes vivent leur travail comme une contrainte, comme une situation qu'on leur impose pour subvenir à leur besoin ; mais on peut aussi considérer le travail comme une obligation que les êtres humains se donnent à eux-mêmes, par laquelle ils peuvent trouver du plaisir et s'épanouir. Une fois qu'on a établi ces deux perspectives, on peut formuler une problématique ; par exemple : « Peut-on reconnaître la nécessité du travail dans la vie des êtres humains, sans pour autant faire du travail une contrainte source de souffrance ? »

4. Choix de textes sur le travail

Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. G. Garnier et A. Blanqui, Livre Premier, Chapitre 2 : « Du principe qui donne lieu à la division du travail », coll. GF, Flammarion, Paris, 1991, p. 81-82.

Dans presque toutes les espèces d'animaux, chaque individu, quand il est parvenu à sa pleine croissance, est tout à fait indépendant, et tant qu'il reste dans son état naturel, il peut se passer de l'aide de toute autre créature vivante. Mais l'homme a presque continuellement besoin du secours de ses semblables, et c'est en vain qu'il l'attendrait de leur seule bienveillance. Il sera bien plus sûr de réussir s'il s'adresse à leur intérêt personnel et s'il leur persuade que leur propre avantage leur commande de faire ce qu'il souhaite d'eux. C'est ce que fait celui qui propose à un autre un marché quelconque ; le sens de sa proposition est ceci : « Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même » ; et la plus grande partie de ces bons offices qui nous sont nécessaires s'obtiennent de cette façon. Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre diner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.

Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, paragraphe 155, 1880.

Les artistes ont quelque intérêt à ce qu'on croie à leurs intuitions subites, à leurs prétendues inspirations ; comme si l'idée de l'œuvre d'art, du poème, la pensée fondamentale d'une philosophie tombaient du ciel tel un rayon de la grâce. En vérité, l'imagination du bon artiste, ou penseur, ne cesse pas de produire, du bon, du médiocre et du mauvais, mais son jugement, extrêmement aiguisé et exercé, rejette, choisit, combine ; on voit ainsi aujourd'hui, par les *Carnets* de Beethoven, qu'il a composé ses plus magnifiques mélodies petit à petit, les tirant pour ainsi dire d'esquisses multiples. Quant à celui qui est moins sévère dans son choix et s'en remet volontiers à sa mémoire reproductrice, il pourra le cas échéant devenir un grand improvisateur ; mais c'est un bas niveau que celui de l'improvisation artistique au regard de l'idée choisie avec peine et sérieux pour une œuvre. Tous les grands êtres humains étaient de grands travailleurs, infatigables quand il s'agissait d'inventer, mais aussi de rejeter, de trier, de remanier, d'arranger.

En quoi consiste l'aliénation du travail ?

D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui. quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification.

Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l'activité propre de l'imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l'individu indépendamment de lui, c'est-à-dire comme une activité étrangère divine ou diabolique, de même l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l'être humain, l'ouvrier, ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation, qu'animal. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial.

Ce n'est pas un hasard si l'éthique du care est apparue dans l'Amérique de Reagan. À la célébration de l'individu entrepreneur, intéressé à posséder toujours davantage dans une société de marché autorégulée, elle vient rappeler que les croisades conquérantes des uns ne sont possibles que parce que d'autres, des femmes mais aussi des gens qui ont besoin d'un gagne-pain, des migrants, se portent garants des tâches de soin (des enfants, des personnes âgées, des individus entrepreneurs, etc.). Elle vient rappeler également la nécessité de renouveler l'état social face aux nouvelles formes de vulnérabilité, qu'elles soient vitales, sociales ou environnementales. De nouveaux groupes sociaux, de nouvelles formes d'exploitation des individus sont ainsi analysés. Dès lors, deux options deviennent légitimes.

Tout d'abord, soutenir que les tâches de soin, largement occultées ou euphémisées, doivent être reconnues comme condition sine qua non de l'activité économique. Il ne peut exister de libéralisme, et a fortiori de néolibéralisme, sans une prise en compte des tâches de soin qui rendent possible, grâce à l'activité des uns, que d'autres se consacrent à la conquête des parts de marché. L'éthique du care, en promouvant cette forme de reconnaissance et de délégation du soin, donne à penser une complémentarité à laquelle les types de partage actuels entre le privé sans voix et le public ne rendent pas totalement justice.

Faut-il en rester là ? Peut-on aller un pas plus loin en soutenant que ce n'est pas seulement à la complémentarité privé/public qu'il faut veiller mais, plus fondamentalement, à sa mise en cause ? Élucider les tâches de soin, prendre soin du soin lui-même et des institutions qui le fournissent ne sont pas seulement des opérations qui demandent à être reconnues comme telles. Il s'agit bien de déployer une figure inédite de l'attention aux autres et de la responsabilité sociale en mettant en cause une société dans laquelle la réussite individuelle passe par la capacité à devenir un entrepreneur de soi peu soucieux des autres ou du collectif. Les pensées du care réclament un nouveau cadre d'intelligibilité qui ne peut se loger aisément dans les vieux habits du partage traditionnel privé/public et du type de société (souvent patriarcal) que ce partage présuppose. En réalité, il

y va, avec la possibilité d'un remaniement profond de la société et de ses normes, de la mise en question d'un fonctionnement politique acquis par avance aux prémisses du néolibéralisme.

Voir aussi le film *Les temps modernes* de Charlie Chaplin, 1936, notamment [la scène de travail à l'usine](#). Dans un registre approchant, pour la mise en scène de la déshumanisation dans le monde du travail, voir [la scène de la machine à manger](#).